

Stéphanie Mesnier

BARNABÉ

LE ROMAN
D'UN CHAT



Stéphanie Mesnier

Barnabé

Le Roman d'un chat

© Stéphanie Mesnier, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9310-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Romans

- Frivolités avant l'Orage, Fayard
- Tueuses mais pas trop, Fayard, réédité par Librinova
- Petits désordres au château, Le Rocher
- L'Espionne et le Diplomate, Ramsay
- Villa Carmina, Ramsay, réédité par Librinova
- Un Été corsé, Ramsay
- Coup de Soleil, Ramsay

Essais (en collaboration avec Claude Angeli) :

- Les Micros du Canard, Les Arènes
- En basse campagne, Grasset
- Chirac, père et fille, Grasset
- Fort-Chirac, Grasset
- Sale Temps pour la République, Grasset
- Le Nid de serpents, Grasset
- Notre Allié Saddam, Olivier Orban

Chapitre 1

Édith

Avec la satisfaction du devoir accompli, Édith Bontemps vissa le bouchon de l'imposant stylo gravé à ses initiales, puis jeta un coup d'œil à la pendule rococo qui trônait sur la cheminée. Les aiguilles marquaient midi trente, et c'était à cette heure précise que, chaque jour, la célèbre romancière abandonnait les nourritures spirituelles pour une alimentation plus terrestre. Elle se tourna vers le canapé de chintz fleuri et sourit à Barnabé, qui, une patte en l'air, interrompit sa toilette pour lui renvoyer un regard un peu froid. Édith força son sourire et se voulut encourageante.

« Tout se passera bien, assura-t-elle, contrariée au fond de ne pouvoir mieux déguiser son air coupable. Vincent est un gentil garçon, et il est de la famille. »

Un brin dédaigneux, comme s'il n'était pas dupe, Barnabé retroussa légèrement les babines avant de reprendre le cours de sa toilette. Édith l'observa un instant, puis, réfrénant un soupir aussi lourd que les malles qu'elle venait de boucler, rassembla quelques feuillets couverts d'une large écriture – elle faisait partie de ces Mohicans qui s'obstinent à utiliser encre et papier –, qu'elle glissa dans un tiroir de son bureau. Peut-être ses gestes étaient-ils moins fermes que sa décision. Peut-être aurait-elle aimé pouvoir déclarer, face à Barnabé :

« C'est ainsi, et cela ne se discute pas. »

Il n'en fut rien.

Sans un bruit, elle fit glisser son fauteuil sur la laine du tapis, quitta sa table de travail et s'avança vers une fenêtre. Vêtue d'un ensemble clair, paré d'une broche en diamants et du ruban vert de l'ordre des Arts et des Lettres, Édith évoquait une fleur de cérémonie, intimidante et un brin amidonnée. Une orchidée ou un arum, plus sûrement qu'un dahlia échevelé ou une modeste violette. Elle était l'une de ces plantes de serre qui impressionnent les potées voisines et détestent les courants d'air. Mais une telle description dit trop peu de ce personnage complexe, et Édith Bontemps ne peut se résumer à pareille comparaison végétale.

Peut-être que de l'observer à la manière de Sherlock Holmes nous en

apprendra davantage. Si Édith pouvait avoir quarante-cinq ans, elle en avait dix de moins. Célibataire, un peu maniaque, elle s'entourait d'objets choisis avec soin et l'improvisation n'avait pas droit de cité sous son toit. Chaque chose était pesée, de la virgule dans un paragraphe aux coquillages dorés à l'or fin alignés sur la console de l'entrée.

Grande, mince, des yeux dont la couleur variait entre le bleu et le gris, selon le temps et son humeur, elle souriait peu. À voir le nombre de cartons d'invitation empilés sur un coin de son bureau, c'était une mondaine, et même une snob, car ces bostons étaient classés par ordre d'importance, le plus prestigieux placé en évidence sur le dessus de la pile, à la vue du visiteur. Voilà quelques semaines, lors d'une interview au magazine *Auteurs*, elle s'était ainsi dépeinte :

« Une femme aux goûts simples. L'été, j'aime accrocher des cerises à mes oreilles, et l'hiver, je bois du chocolat sous la couette en relisant Jane Austen. »

Rien de plus faux en vérité. Et si les journalistes d'*Auteurs* avaient mené une petite, une toute petite enquête, ils auraient appris qu'Édith n'aimait pas les cerises, sauf en confiture, qu'elle tenait Jane Austen pour très surestimée, et qu'elle n'était pas vraiment du genre à se prélasser au lit. Elle considérait les lève-tard comme d'horribles parasites qui avaient de la gelée à la place de la colonne vertébrale. Si encore ces individus profitaient de leurs grasses matinées pour lire ses livres, elle aurait pu se montrer magnanime. Mais elle en doutait.

Pour achever ce portrait, conviendrait-il aussi d'interroger ses proches. Ceux qui la côtoyaient, qui travaillaient avec elle – ses amis, sa famille, sa gouvernante, son attachée de presse ou son éditeur – la décriraient sans aucun doute comme une femme de tête, montrant en chaque occasion une autorité confinant au militaire. Une Junon au caractère trempé dans l'airain qui sait toujours ce qu'elle veut, mieux encore ce qu'elle ne veut pas, et fait le nécessaire pour que prévale son point de vue. Une femme qui ne baisse jamais le regard.

Excepté devant son chat.

En cet instant, postée devant les doubles vitrages et absorbée par le spectacle silencieux de la rue, à quoi Édith Bontemps pensait-elle ? À la fin du chapitre IV de son prochain roman, qui ne la satisfaisait pas ? Elle en jugeait la chute un peu molle, bien consciente que, pour ne pas perdre son lecteur, un bon récit doit, tel un chamois, bondir de rocher en rocher... Songeait-elle à faire envoyer des fleurs à l'hôtesse qui l'avait invitée à rencontrer, le soir même, un auteur écossais très en vogue ? Ou plutôt à l'excuse qu'elle pourrait inventer pour ne pas honorer cet engagement, tant elle détestait ces discussions stériles entre

littérateurs ? Se demandait-elle pourquoi le plombier, qui avait promis de lui faire parvenir son devis avant dimanche, la laissait sans nouvelles ?

Peut-être, tout simplement, se perdait-elle dans la contemplation des arbres parés des premières couleurs de l'automne. Elle aimait cette saison de pourpre et d'or, dont l'arrivée l'enveloppait d'un nuage de nostalgie. Depuis sa fenêtre, le tableau évoluait chaque jour, comme si l'artiste n'avait pas le temps de poser son pinceau. À peine venait-il d'achever une rangée d'arbres qu'une autre, plus loin, avait déjà changé de couleur, et qu'une autre encore, presque dénudée, levait ses branches de fusain vers le ciel... D'où venait qu'en cette saison, particulièrement, Édith pressentait qu'elle pouvait toucher du doigt le bonheur, sans le saisir jamais ?

Réprimant un soupir, elle se retourna et promena son regard sur son bureau aussi net qu'une cage de canari bien tenue. Des bouquets d'hydrangées aux rayonnages de sa bibliothèque couverts de ses ouvrages, rien ne la rassérénait.

Et Barnabé, toujours occupé à son interminable toilette, semblait l'avoir répudiée.

Traduits en une quinzaine de langues, les livres d'Édith Bontemps se vendaient mieux que les macarons de Pierre Hermé et incarnaient l'esprit français en beaucoup moins de calories. Chaque nouvelle publication provoquait demandes d'interview et invitations en grand nombre, mais, détestant les voyages, Édith ne s'éloignait guère de Paris.

Or, voilà qu'un jour, tandis qu'elle feuilletait un numéro de *Belles Demeures* dans la salle d'attente de sa dentiste, une annonce à la page 36 de ce magazine d'immobilier de luxe lui fit de l'œil : la mise en vente d'un « petit manoir tourangeau en pierres de tuffeau, avec sa poulinière, sa serre et son grand parc clos ». Plusieurs photos illustraient ce paradis verdoyant, et Édith se prit à rêver d'une résidence à la campagne, loin du tumulte parisien et de cette satanée pollution où un rat crevait en trois jours. Elle y écrirait à son aise, puiserait son inspiration à la source de la nature. Barnabé pourrait constater qu'un espace vert ne se réduisait pas à un pot d'herbe à chat et goûterait un peu à la vie de ses ancêtres sauvages. Enfin, cela résoudrait le problème des vacances, éternel casse-tête des célibataires.

Examinant l'annonce de plus près, Édith sentit son estomac faire un bond. Était-ce bien le prix qu'elle lisait là ? Qui eût cru qu'une petite bicoque perdue au fin fond de la brousse tourangelles puisse valoir autant ? À quelques pages et quelques kilomètres de distance, une grande maison à colombages dans un décor

de pommiers en fleurs retint son attention. Trop cher, encore... Et cette élégante propriété équestre, au cœur du bocage bourbonnais, avec de hautes fenêtres dans lesquelles se mirait le soleil ? Une petite fortune. Sans compter l'entretien, car l'on sait trop que ces vieux manoirs ont toujours des toitures percées, des problèmes de gouttière ou une tuyauterie à remplacer.

Mais c'était trop tard, le mal était fait. Une voix supérieure lui enjoignait de se mettre au vert, comme si sa vie en dépendait. Elle imaginait déjà les promenades qui appellent le chapeau de paille, une roseraie où bourdonnent des abeilles, le thé pris sous un cèdre, de longues heures d'écriture dans le parfum d'un grand tilleul, l'été, de longues heures de lecture près d'une cheminée, l'hiver... Le plus sûr moyen de se délivrer d'une tentation étant d'y succomber, elle fit rapidement ses comptes et constata avec déplaisir qu'il lui manquait un surplus de trésorerie.

Pour Édith, devenir l'obligée d'un banquier n'avait rien de réjouissant. C'est alors qu'elle songea à ces croisières littéraires organisées en Méditerranée. Grassement rémunérées, elles voyaient se presser à bord de yachts de luxe écrivains, vedettes de la télé et universitaires médiatiques. Des années qu'on la suppliait d'y participer ! En échange de quelques interventions calibrées, supposées habiller de culture des escales faites pour bronzer, elle encaisserait un gros chèque, de l'argent aisément gagné. Mais impossible d'embarquer avec Barnabé : un chat n'est pas un loup de mer.

Cette séparation – la première – constituait un cruel, mais nécessaire sacrifice. Tandis que l'intéressé, lui, semblait y voir un impardonnable crime d'abandon. Depuis cette annonce, indifférent aux nécessités patrimoniales de sa maîtresse, Barnabé se murait dans une bouderie hautaine.

« Je n'ai pas le choix, Barnabé, reprit Édith d'une voix pitoyable. C'est l'affaire de quelques semaines... Savez-vous seulement combien cette croisière va nous rapporter ? »

À l'évidence, Barnabé s'en moquait comme de sa première souris. Il détourna ses yeux couleur saphir, fixa un moment une arabesque du tapis, puis la patte raide et dressée, reprit avec application ses coups de langue.

Maria frappa trois coups discrets à la porte pour rappeler à « Madame » que le déjeuner était servi. Édith soupira. Elle n'avait guère d'appétit. Un café et un demi-toast grillé, voilà tout ce qu'elle se sentait capable d'avalier.

Édith Bontemps n'avait pas toujours été une auteure à succès. Aussi éthérée que fût sa prose, elle avait taillé sa route à la force du stylo, faisant preuve d'endurance et d'opiniâtreté. Avant d'atteindre le public, ses écrits s'étaient

heurtés à l'indifférence méprisante des éditeurs.

À qui n'a jamais tenté de publier un livre, le monde de l'édition paraît une élite brillante et prestigieuse, concentrée dans le cœur de Paris et brassant des idées élevées. De nombreux rêves se sont fracassés sur cette chimère, ceux d'Édith, un temps, firent partie du naufrage. Mais elle comprit vite que le travail d'éditeur consistait davantage à palabrer lors de longs déjeuners ou à gober des petits fours dans des cocktails qu'à chercher le nouveau Marcel Proust. Rien d'étonnant à ce que nombre d'entre eux arborent trois ou quatre mentons, souffrent de problèmes d'estomac ou d'alcoolisme mondain. Submergés par le nombre croissant de manuscrits qu'ils reçoivent – chacun aujourd'hui a quelque chose à dire et se sent porté à l'écrire – ils les transforment en objets de décoration, en tapissent les couloirs du sol au plafond, les empilent dans leur bureau, en font des tunnels ou des barricades, soupirent en les désignant au visiteur d'un coup de leurs nombreux mentons : « Voyez comme nous sommes sollicités. On se bouscule pour être publié chez nous... » À la vérité, la plupart de ces textes sont abandonnés à des petites mains payées à la pièce, auxquelles dix pages suffisent à se forger une opinion : ce livre va-t-il se vendre ? Est-il de nature à séduire les foules en provoquant suffisamment de scandale ? Peut-être, si les textes d'Édith Bontemps avaient été pavés d'incestes et de coups de trique, auraient-ils mieux retenu l'attention. Mais chacun de ses envois lui revenait en boomerang accompagné d'un mot très bref évoquant des divergences avec une improbable, mais obstinée, ligne éditoriale.

Au bout d'un certain nombre de tentatives et voyant ses économies fondre, la jeune romancière se trouva face à un choix délicat : dénicher un boulot plus rentable, ou envisager une action radicale en séquestrant l'un de ces cancrelats sous la menace d'une bombe au poivre pour l'obliger à lire son manuscrit, de la première à la dernière ligne. Par bonheur, elle n'eut pas à tirer au sort : un miracle survint, sous les traits de Darius Cordier. Cet éditeur du Quartier latin s'enthousiasma pour sa plume prometteuse et publia son premier livre, sous une jolie jaquette, contre des droits d'auteur dérisoires. Trop heureuse pour renâcler, Édith signa son service de presse et, le cœur battant, attendit la gloire.

Après s'être échinée à sa table de travail, boulotant des raviolis en boîte, elle comptait obtenir la juste récompense de son abnégation. Mais la vie est ainsi faite : rien n'advint.

L'affreux schéma se répéta pour le livre suivant, et pour celui d'après. Une feuille morte tombée dans la Seine aurait eu davantage d'écho que tous les ouvrages d'Édith Bontemps réunis. Dans le jargon des éditeurs, on appelle cela

un flop, un bide, un plantage. Certes, quelques critiques appréciaient son style, mais cela ne permettait jamais de transformer l'essai. Darius Cordier eut beau l'exhorter à la patience et au travail, lui expliquant qu'il fallait parfois des années à un auteur pour « s'installer », Édith commença à nourrir des griefs contre lui. Il lui fallait un coupable.

Elle avait tort.

En silence, la gloire prenait son élan. Alors que son quatrième roman, *Le Bon Côté des choses*, se rapprochait du pilon, le succès frappa avec la soudaineté de la foudre. Audrey Garrel, premier rôle d'une série télé qui pulvérisait les records d'audience, loua son livre lors d'une interview en déclarant que sa lecture lui avait « sauvé la vie ». Rien de moins. À quarante ans, la vedette du feuilleton *Le Fruit du péché* traversait une passe difficile, et l'heure de la reconversion avait sonné. Elle se voyait mal jouer les niaiseuses dans un soap télé pour le restant de ses jours, ce que les producteurs de la série, de leur côté, envisageaient tout aussi peu.

« Ce livre fut pour moi une révélation, déclara Audrey dans un magazine à grand tirage. Comme son héroïne, j'ai décidé de partir à la recherche de mon vrai moi, de me recentrer sur les choses essentielles de l'existence. De préférer la joie au malheur, le plaisir à la douleur, la lumière à l'obscurité. La télévision est un milieu superficiel, et j'ai besoin d'authenticité. J'ai envie de me marier et de fonder une famille. Ou de partir en Inde. »

Puis, sans crainte de se contredire, elle avait ajouté :

« Si un producteur avait la bonne idée d'adapter au cinéma *Le Bon Côté des choses*, je serais honorée d'en incarner l'héroïne. Je pense d'ailleurs en être la seule capable, car j'ai parfaitement compris, jusque dans ma chair, ce qu'elle ressent. »

Comme s'il suffisait de le demander, Audrey fut exaucée. Et Édith Bontemps connut un succès qui ne se démentit plus.

Ainsi le moindre filet d'eau finit-il par rejoindre la mer pour peu qu'on lui en laisse l'occasion. D'une manière que d'aucuns jugeront cavalière, Édith rompit les ponts avec Darius Cordier pour rejoindre Florent Malaria, un éditeur plus jeune, sanguin, brun comme une prune séchée et à l'ambition de loup affamé. Guère plus grand que ne devait l'être Napoléon, il possédait moins de charisme, ses cheveux étaient hérissés d'épis et sa denture n'avait rien d'un collier de perles. Mais Malaria avait la réputation de défendre ses auteurs « à l'américaine », ce qui parut à Édith un gage d'efficacité. Cependant, ainsi qu'elle